



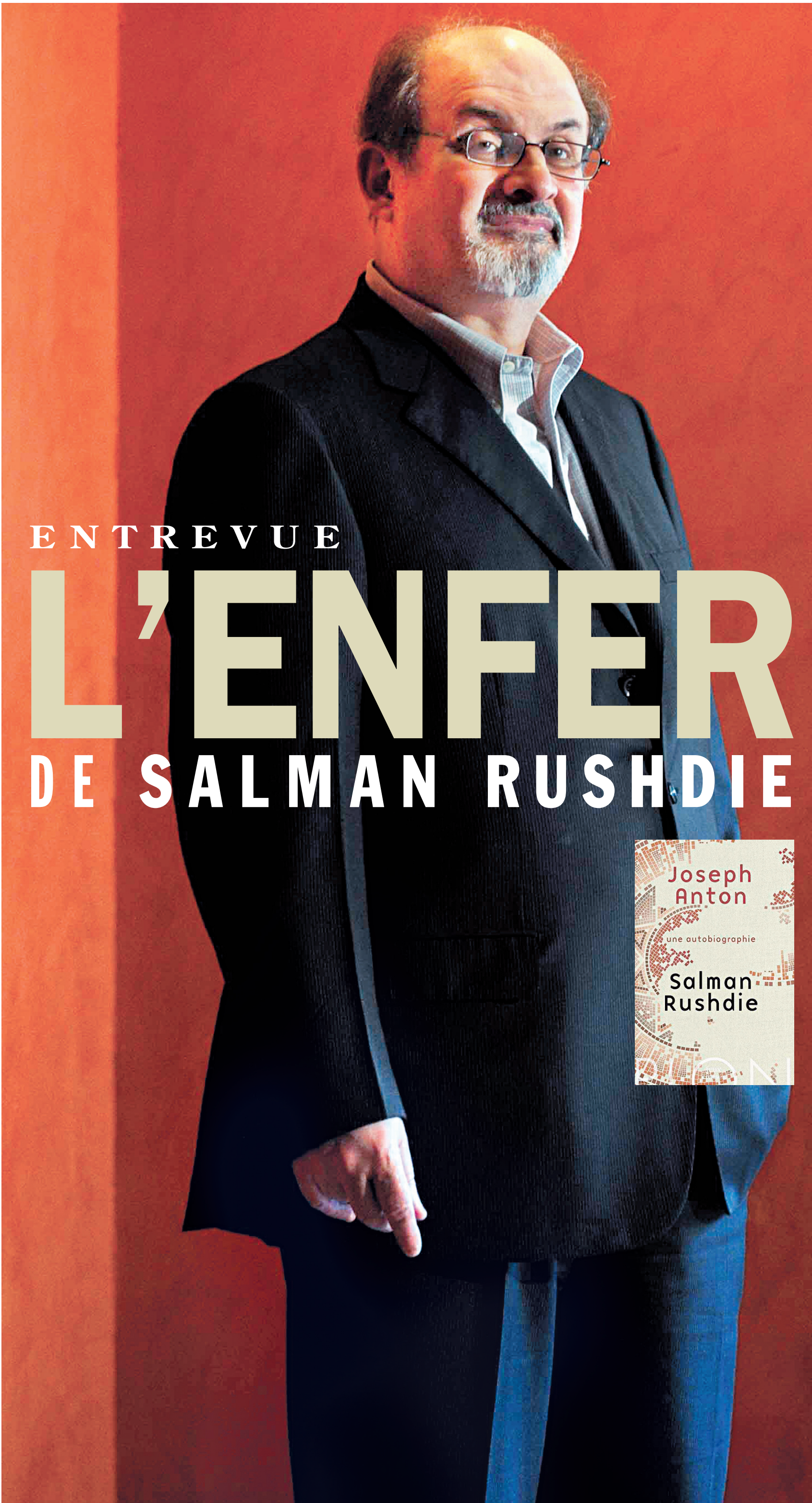
L'enfant miroir de
Francine Noël Page F 3



Les forces sauvages de
Pascal Quignard Page F 5

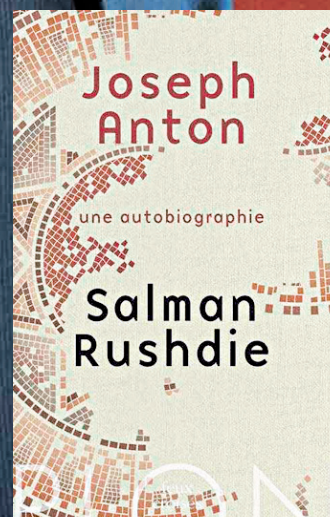
LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 NOVEMBRE 2012



ENTREVUE

L'ENFER DE SALMAN RUSHDIE



On l'a pendu et brûlé en effigie aux quatre coins du monde. Sa tête a été mise à prix. Il a été conspué tant en Inde qu'en Grande-Bretagne, et autant de la part de la gauche que de la droite. Pour quelques lignes controversées dans un roman, on a tué et essayé de tuer. Essayiste et romancier britannique d'origine indienne né à Bombay (aujourd'hui Mumbai) en 1947, Salman Rushdie publie son autobiographie, *Joseph Anton*, qu'il consacre largement à ses 13 années de clandestinité. Entretien.

CHRISTIAN DESMEULES

C'est le 14 février 1989, jour de la Saint-Valentin, que sa vie a basculé dans l'absurde, poussée par « l'édit d'un vieillard cruel et moribond », l'ayatollah Khomeini, leader spirituel de la révolution islamiste iranienne. Pour beaucoup d'entre nous, un nouveau mot venait de s'ajouter au lexique d'une fin de siècle qui au final allait être mouvementée: fatwa. Un mot qui est devenu depuis, un peu à tort, synonyme de condamnation à mort.

Arrivé en Grande-Bretagne à l'âge de 14 ans pour y faire ses études, Rushdie sortira de l'ombre avec son deuxième roman, *Les enfants de minuit* (adapté au cinéma cette année par la réalisatrice indo-canadienne Deepa Mehta), qui lui a valu en 1981 le Booker Prize, l'ultime consécration dans le monde littéraire anglo-saxon.

Mais c'est la publication de son quatrième roman, *Les versets sataniques*, livre « infâme » qui l'a rendu tristement célèbre (c'est-à-dire pour de mauvaises raisons), qui mettra le feu aux poudres et viendra précipiter ce « blasphémateur de l'Islam » dans la marmite de 13 années de clandestinité sous constante protection policière.

« Je m'élève absolument contre l'idée qu'on puisse parler de ce livre comme d'un livre infâme », dira Salman Rushdie, joint par téléphone à Paris où il se trouvait pour faire la promotion de son autobiographie. *C'est un roman tout ce qu'il y a de plus sérieux. C'est plutôt l'attaque dont il a été l'objet qui est infâme...*

On a un peu oublié quelle tempête c'était. Manifestations, émeutes, déclarations d'agités du bocal et de porte-parole autoproclamés, meurtres. L'éditeur norvégien a survécu de justesse après avoir reçu quelques balles dans le corps. Hitoshi Igarashi, le traducteur japonais, a été poignardé à mort quelques jours après que le traducteur italien du livre eut lui-même été sérieusement agressé dans son appartement de Milan.

Bien pire : après une manifestation qui a dégénéré à Sivas, en Turquie, 37 personnes sont mortes dans l'incendie d'un hôtel où résidait le traducteur turc des *Versets sataniques*. Les appels à la bombe contre des librairies, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, qui osaient vendre son livre? Les cocktails Molotov? Innombrables.

L'autre Rushdie

Après une vingtaine d'années, 10 livres et (eh oui) trois divorces plus tard, « Satan Rushdy », comme aimaient l'appeler certains de ses plus fidèles ennemis, a choisi de revenir sur cette période sombre et mouvementée de son existence en pondant son autobiographie. Avec intelligence, honnêteté, combativité et, il est vrai parfois, un certain esprit de revanche, l'écrivain nous raconte son histoire à la troisième personne. À la fois procédé de mise à distance qui sonne bien et symbole de tout l'absurde de la situation dans laquelle il a été plongé.

Après quatre ou cinq années de ce régime de vie insensé, obligé de se terrer et de vivre 24 heures sur 24 avec des agents de la Special Branch, si on lui avait dit que sa « séquestration » allait se prolonger encore plus longtemps, il serait très certainement devenu fou, avoue-t-il dans *Joseph Anton*. Un titre qui renvoie au nom de code que les services spéciaux britanniques lui réservaient — un pseudonyme (vite raccourci en « Joe ») composé des prénoms de deux de ses écrivains préférés, Joseph Conrad et Anton Tchekhov.

Bien sûr, la fatwa est toujours en vigueur et les enchères continuent de monter — un peu plus de 3 millions de dollars à ce jour, promis par une fondation religieuse iranienne à qui pourrait l'abattre. Mais les chiens aboient et la caravane passe. Le degré réel de la menace s'est estompé tandis que le niveau global de sécurité antiterroriste a bondi. L'écrivain vit surtout aux États-Unis depuis le début des années 2000. Et Rushdie a poursuivi son œuvre, envers et contre tous.

L'auteur des *Versets sataniques* était peut-être d'abord, on le comprend, un gros symbole, et les islamistes ont aujourd'hui d'autres chats à fouetter et d'autres tempêtes à soulever : des réseaux clandestins et des attentats à préparer, de nouvelles cibles mouvantes à traquer. Ils

LIVRES

Cessez-le-feu



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Ce n'est pas Dieu qui le dit, mais son infatigable représentant sur terre, Joseph Ratzinger, alias Benoît XVI. Au Vatican, mercredi, au cours de l'audience générale hebdomadaire, le pape affirme que Dieu n'est pas « absurde ». Il dit : « Si, face au mystère, la raison ne voit que l'obscurité, ce n'est pas à cause de l'absence de lumière, mais de son excès. »

À l'en croire, trop de lumière cache à la raison cette lumière que serait la noirceur pudiquement appelée « mystère ».

Dans des discours semblables, de plus en plus vigoureux chez les religieux qui hantent la planète, la raison — la lumière — apparaît comme un ennemi. Il faut donc l'abattre en travestissant jusqu'au sens des mots. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans les décrets d'abrutissement qu'établissent pour un besoin de domination tous ces papes de l'obscurantisme, qu'ils soient catholiques, juifs ou musulmans.

À les entendre, on éprouve ni plus ni moins que l'impression de se trouver devant la novlangue de George Orwell. La liberté? Un esclavage. L'ignorance? Une force. La guerre? Mais c'est la paix, la guerre! Et voici que l'obscurité, dit Benoît XVI, n'est pas autre chose que la lumière totale...

Tout cela fait penser à Humpty Dumpty d'*Alice au pays des merveilles*, cet être capable de changer le sens d'un mot selon ses besoins du moment. « Quand j'emploie un mot, dit Humpty Dumpty à Alice, il signifie exactement ce que j'ai choisi de lui faire dire, ni plus ni moins. »

Le vieux fonds de commerce des obscurantistes se pare sans cesse de nouvelles inventions langagières. On assiste de la sorte au cu-

rieux spectacle d'une modernité en train de retourner le langage contre elle-même.

Le XVIII^e siècle, le Siècle des lumières, espérait avoir mis la mystique, l'intolérance et l'abrutissement en déroute avec des idées de tolérance, de rationalité et de scepticisme critique. On voit à quel point aujourd'hui un tel idéal demeure un combat: les idées que l'on croyait battues au plancher sont de nouveau grimpées jusqu'au plafond.

« *L'éclat des Lumières est en train de s'éteindre* », dit un jour quelqu'un au romancier Günter Grass. « *Peut-être*, répondit-il, mais il n'y a pas d'autres sources de lumière. »

Qui diable a le droit de contrôler le langage, ce qui est dit, ce qui peut être dit, ce qui est écrit, ce qui le sera? Existe-t-il pareil droit à la tyrannie qui puisse s'exercer au nom de ce relativisme culturel tordu de plus en plus à la mode? Y aurait-il trop de lumière sur le monde, comme voudraient nous le faire croire les amis de l'ombre?

Si on brûle aujourd'hui le sens des mots, on brûlera bientôt des livres, puis des gens. Cela s'est vu. Et cela se voit encore. Qu'on pense seulement au cas de Salman Rushdie dont la parution de la remarquable autobiographie permet de retracer les combats récents pour la liberté de parole.

Les versets sataniques, un roman qu'on eût tôt fait de transformer en roman de roman, valut à cet écrivain de voir sa tête mise à prix et de vivre en reclus durant des années comme un pestiféré du Moyen Âge. Pour avoir exprimé un point de vue au sein d'une simple fiction, cet écrivain a été condamné, ses traducteurs ont été poignardés, des librairies ont été attaquées. Tout cela au nom d'une justice supposée divine!

Chez nous comme ailleurs, un monde constitué de béotiens et de grenouilles de bénitier ne constituera jamais un endroit où il fait bon vivre. Sauf peut-être pour le maire de Saguenay.

Dans *Joseph Anton*, son autobiographie, Salman Rushdie évoque un nombre considérable de rencontres et de personnalités, au point de donner parfois le tournis, mais sans jamais vous conduire à décrocher de la lecture. Certaines sont plus riches que d'autres.

Un soir, à Mexico, Rushdie raconte avoir longuement discuté avec Carlos Fuentes. À un moment de la conversation, Fuentes lui dit : « *C'est fou que nous n'avez jamais rencontré Gabriel García Márquez.* »

Fuentes continue : « *C'est bien dommage qu'il soit à Cuba justement en ce moment, parce que, de tous les écrivains du monde, Gabo et vous êtes les deux qui doivent vraiment se rencontrer.* »

Quelques minutes plus tard, Fuentes revint dans la pièce en disant : « *Il y a quelqu'un au téléphone qui voudrait vous parler.* » C'était bien sûr García Márquez. Ils parlèrent un bon moment semble-t-il de leurs livres et des mondes dont ils jaillissaient.

Après avoir raccroché, Rushdie se rendit compte que, pour une des rares fois depuis des années, quelqu'un qu'il considère à raison comme une icône de la littérature « *ne lui avait pas posé une seule question au sujet de la fatwa, ou de la façon dont il était obligé de vivre désormais. Il lui avait parlé de livres, d'écrivain à écrivain.* »

Cette conversation d'hommes libres fut pour Rushdie, explique-t-il, une des plus grandes joies qu'on lui fit au cours des dernières années.

De l'auteur de *Cent ans de solitude* vient de paraître un recueil de discours. « *Gabo* », comme l'appelait Fuentes, n'est pas du tout un homme de la parole en public. Il le dit et le redit lui-même à plusieurs reprises, d'où le titre de son recueil : *Je ne suis pas ici pour faire un discours.*

Dans une allocution prononcée en 1985, García Márquez se demande avec humour à quoi servent les rencontres d'intellectuels. « *À part celles, rarissimes, qui ont eu une signification*

RONALDO SCHEMIDT AGENCE FRANCE-PRESSE
Gabriel García Márquez n'est pas un homme de la parole en public comme en témoigne le titre de son recueil *Je ne suis pas ici pour faire un discours.*

historique réelle pour notre époque [...], elles ne sont pour la plupart que de simples divertissements de salon. »

Les invitations à prendre la parole faites aux écrivains ne manquent pas, il est vrai. García Márquez s'amuse d'ailleurs à en faire le compte : des centaines d'invitations chaque année pour un homme de sa trempe, une suite inouïe de salonniers, de colloques, de conférences. Un monde qu'il abhorre.

Pourtant, en lisant le récit que fait Rushdie de sa brève rencontre téléphonique avec « Gabo », on comprend que la parole de tels écrivains, plus que jamais nécessaire, se perd hélas dans cette forêt dense et sombre où des loups crient aujourd'hui leurs obscénités.

jfnaudeau@ledevoir.com

JE NE SUIS PAS ICI POUR FAIRE UN DISCOURS

Gabriel García Márquez
Grasset
Paris, 2012, 188 pages

RUSHDIE

SUITE DE LA PAGE F 1

ont surtout, bien sûr, d'autres livres à ne pas lire.

Les copains d'abord

Comment survivre à ça? Au moyen de l'amour, de l'amitié, de l'écriture? « *Tout cela a compté*, dira-t-il aussi en entrevue. *Être écrivain, pouvoir continuer à faire mon travail, être entouré d'une famille et d'amis qui m'aimaient et me soutenaient m'a permis de passer à travers cette épreuve.* »

Il poursuit : « *Lorsqu'on est plongé dans une situation comme celle-là, on ne sait jamais vraiment la plupart du temps si on a, au fond de soi, les ressources qu'il faut pour la traverser. Ce n'est pas une question à laquelle on peut répondre de façon théorique : il faut le vivre. Et l'une des choses que j'ai découvertes, c'est que j'étais en réalité beaucoup plus fort que je ne le croyais.* »

Car bien plus que « *le portrait halluciné d'un homme dont la vision du monde avait été fracassée* », *Joseph Anton* (dont le titre de travail à long-temps été *Inferno*) est aussi une véritable ode à l'amitié et au courage d'une poignée de compagnons fidèles ou qu'il s'est acquis en cours de route. Pensons à la pugnacité constante de son agent An-

drew Wylie, à des collègues écrivains (Carlos Fuentes ou Susan Sontag), voire à son amitié improbable avec Bono, le chanteur du groupe irlandais U2, à laquelle l'écrivain doit une bonne partie de l'inspiration de son roman *La terre sous ses pieds* (Plon, 1999).

Du fond de son enfer orwellien, Salman Rushdie a dû se forcer, surtout, pour « *redécouvrir la Beauté cachée sous la Bête* ». À cet égard, son autobiographie est aussi un plaidoyer immense en faveur de la liberté de parole et de création. Des valeurs fondamentales pour lesquelles il a tenu aussi à se battre bec et ongles durant toutes ces années. L'os qu'il rongeaient avec courage et patience, parfaitement convaincu que la raison était de son côté.

Pyromanes, les médias anglais?

On se prend à penser, en lisant ces pages, qu'une grande partie des déboires de l'écrivain sont attribuables à la hargne d'une meute incontrôlée de journalistes beaucoup trop habitués au scandale, à la sensation, au sang. Rushdie, bon prince — et même chevalier depuis qu'il a été anobli par la reine en 2007 —, se garde une petite gêne, mais

reconnaît qu'ils ont jeté un peu d'huile sur le feu.

« *Il y a eu, dit-il, bien sûr, une réelle tentative de la part d'une portion significative des médias britanniques pour me faire porter le blâme et créer de toutes pièces un personnage avec moi. Comme si je ne méritais ni l'attention ni la sympathie du public.* »

Jusqu'à un certain point, cette diabolisation (qui continue) a très bien fonctionné, même si, reconnaît-il, une partie importante des médias britanniques et internationaux était derrière lui et continue de l'appuyer et de défendre sur tous les tons la liberté d'expression. « *Mais pour moi, continue Rushdie, oui, ça reste encore l'un des aspects les plus stupéfiants de cette histoire et, à vrai dire, je ne comprends toujours pas entièrement pourquoi tout ça est arrivé.* »

Faire marche arrière

Et si cette affaire avait éclaté à l'heure d'Internet et des réseaux sociaux? « *Ce serait bien différent, reconnaît l'homme de 65 ans, beaucoup plus dangereux. On n'a qu'à voir avec quelle facilité on en arrive aujourd'hui à fabriquer un scandale et à le répandre instantanément à la surface de la planète — les événements des derniers mois nous le montrent bien.* »

Avec les courriers électroniques, Twitter ou Facebook, oui, toute cette affaire aurait été magnifiquement, j'en suis certain...

Bien pire, sur les questions fondamentales de la liberté d'expression, de l'islam et des relations tendues entre l'Est et l'Ouest, l'écrivain a le sentiment que nous sommes tous en train de reculer : « *C'est l'une des choses que j'essaie de dire : nous devons absolument maintenir notre ligne de front face à l'intégrisme.* »

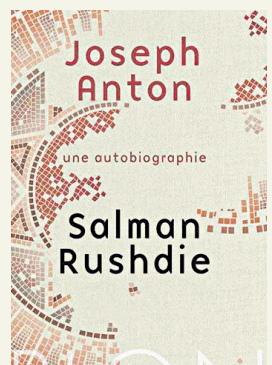
Bien sûr, le roman *Les versets sataniques* a fait de l'ombre au reste de l'œuvre de Salman Rushdie, une œuvre d'imagination foisonnante qui prend souvent les couleurs d'un certain réalisme magique. Et au-delà des qualités éclatantes de ce portrait d'un homme assiégé et de son époque, cette autobiographie est aussi une invitation à aller lire, sinon relire, les autres livres de l'un des plus puissants romanciers contemporains.

Collaborateur
Le Devoir

JOSEPH ANTON
UNE AUTOBIOGRAPHIE

Salman Rushdie
Traduit de l'anglais par Gérard Meudal
Plon
Paris, 2012, 736 pages

« [...] quelque chose était en train de dévorer la foi de son grand-père, la rongeaient, la corrompaient, en faisait une idéologie de l'étrouffement d'esprit et de l'intolérance, interdisant les livres, persécutant les penseurs, érigeant des absolutismes, transformant le dogme en arme destinée à détruire ceux qui n'y adhéraient pas. Cette chose devait être combattue, et pour la combattre il fallait lui donner un nom, et le seul nom qui convenait c'était l'islam. L'islam réellement existant était devenu son propre poison et les musulmans en mouraient, c'est cela qu'il fallait dire en Finlande, en Espagne, en Amérique, au Danemark, en Norvège et partout. Il le dirait si personne d'autre ne voulait le faire. Il voulait aussi défendre l'idée que la liberté était un héritage universel et non pas, comme le prétendait Samuel Huntington, une notion occidentale étrangère aux cultures orientales. Tandis qu'un "respect de l'islam" qui n'était jamais que la peur de la violence islamiste hypocritement déguisée en tartufferie gagnait une certaine légitimité en Occident, le cancer du relativisme culturel avait commencé à ronger le riche multiculturalisme du monde moderne et, sur cette pente glissante, ils dévalaient tous vers le Bourbier sans Espoir, le marais du désespoir de John Bunyan. Tandis qu'il poursuivait son combat, de pays en pays, frappant aux portes des puissants et essayant de trouver quelques brefs instants de liberté alors qu'il était entre les mains de telle ou telle force de sécurité, il s'efforçait de trouver les mots qu'il fallait non seulement pour défendre sa propre cause mais aussi celle plus large qu'il défendait ou voulait défendre à partir de maintenant. »



Extrait de *Joseph Anton*, une biographie, de Salman Rushdie

Pierre Laurendeau

Une vue globale de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu.

Pierre Laurendeau
VICTOR-LÉVY BEAULIEU
en six temps

L'espace d'une œuvre : de la ténacité à la lumière

Presses de l'Université Laval

Preface d'Andrée Ferretti

www.pulaval.com

Café-scientifique

La scoliose Avec un grand S

Pour vous qui souhaitez en apprendre davantage sur la scoliose. La vôtre ou celle d'un proche.

L'équipe de médecins et de chercheurs du CHU Sainte-Justine présenteront les principaux traitements offerts et les travaux de recherche en cours. Suivra une période d'échanges et de questions.

Avec les docteurs
Stefan Parent
Jean Ouellet

Et les professeurs
Alain Moreau
Carl-Éric Aubin

Le petit Robert

Entrée libre
Réservation obligatoire
Librairie : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

CIHR IRSC
Centre de Recherche du CHU Sainte-Justine

Deux soirées à la librairie Paulines

Oser le couple
Lundi 26 novembre 19 h 30

Avec Rose-Marie Charest
Présidente de l'Ordre des psychologues du Québec
Contribution suggérée : 5 \$
Réservation obligatoire

Jeu littéraire avec Hélène Dorion, écrivain, poète et essayiste
Coeurs, comme livres d'amour, Hexagone 2012
Jeudi 29 novembre 19 h 30
Animation : Pierre Nepveu
Contribution suggérée : 5 \$
Aucune réservation requise

2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Paulines LIBRAIRIE
Beaucoup plus qu'une librairie

SODEC Québec

LITTÉRATURE

L'enfant miroir



DANIELLE LAURIN

Il y a elle, il y a lui. Elle aurait les cheveux tout blancs si elle ne les teignait pas. Elle a les mains «outrageusement» ridées et veineuses: sa peau ne coïncide plus avec ses muscles. Et malgré ses efforts pour apprivoiser la mort, elle demeure profondément révoltée à l'idée de mourir: «À quoi servent les connaissances que j'ai grappillées ici et là?», se demande-t-elle.

Lui, il n'a qu'un petit duvet sur la tête, il vient à peine de naître. Bientôt, il dira ses premiers mots, puis en viendra à organiser ses pensées. Un ami va l'inviter à dormir chez lui, il va s'emanciper. Il a tant de choses à connaître, encore. Il a l'avenir devant lui.

Il y a elle, il y a lui. Elle, la grand-mère. Lui, le petit-fils.

Elle ne sera jamais son coach de hockey. Mais elle a d'autres possibilités, d'autres talents. D'autres tours dans son sac. Elle est écrivaine.

Maryse, Myriam première, La conjuration des bâtarde, J'ai l'angoisse légère... tous ces livres qu'elle a écrits, déjà, depuis près de 30 ans, et qui forment une saga où l'on suit une tribu d'amis, d'adultes et d'enfants, des années 1970 aux années 2000.

La femme de ma vie, poignant hommage à la mère, livre gagnant du combat des livres de Radio-Canada en 2006, c'est elle aussi.

Alors, que fait-elle, Francine Noël, pour son petit-fils? Elle fait ce qu'elle sait faire de mieux. Elle écrit. Elle lui écrit, à lui. Depuis sa naissance. Elle consigne, par bribes, ce qu'elle observe chez lui. Ce qu'elle observe autour de lui, aussi. Et ce qu'elle perçoit de la planète en ébullition.

Par un effet miroir, c'est d'elle, aussi, qu'elle parle. Elle comme grand-mère. Comme mère. Comme femme. Comme amie. Comme amante (très peu, en fait, sauf pour de courtes indications concernant un «homme invisible» qu'elle va finir par congédier).

Elle comme fille. Fille d'une mère morte. Héritière d'une maison de campagne où sa mère est née et où son petit-fils vient lui rendre visite, parfois.

Elle comme petite-fille, ar-

L'écriture est sobre. Sans enflure, sans pathos. Le regard est lucide, le ton juste.

rière-petite-fille... Elle, appartenant à une lignée, qui se perpétue avec son petit-fils.

Elle comme écrivaine, bien sûr.

En passant, sa définition du mot «écrivain», que l'on retrouve dans un glossaire amusant à la fin du livre: «Individu, mâle ou femelle, écrivant des livres qui ne sont ni des guides de l'auto, ni des projets de loi.»

Et puis, elle comme citoyenne, vivant à une époque donnée, dans un pays donné.

Tout cela par petites touches. Pendant sept années. Les sept

premières années de vie de son petit-fils.

Lui, qui est à l'avant-plan. Lui, ses jeux, ses mots, ses questions, ses découvertes, ses dessins. Ses caresses. Lui, et la cruauté de l'innocence, parfois. Lui, son asthme. Lui et son grand-père espagnol. Lui et sa petite sœur qui s'ajoute à la famille. Lui et ses parents qui se séparent. Lui et tout son petit monde.

Lui, avec elle, sa grand-mère. Tous les deux, ensemble. Jouant aux billes. Refaisant le monde, sur le tapis, avec des figurines, des guerriers, des dominos, une maison de poupées. Plongeant dans l'histoire du Moyen Âge avec Jean sans Terre. Fouillant la mythologie. Réinventant les contes de fées.

Lui avec elle au Biodôme, au Jardin botanique, en auto vers l'école. Leur langage codé. Leur complexité. Tous ces petits bonheurs partagés.

Et pendant ce temps: la fusillade au collège Dawson, la famine et la guerre civile au Darfour, la traque de Ben Laden, l'élection d'Obama, la guerre au Moyen-Orient, la bande de Gaza, le tremblement de terre en Haïti, le printemps arabe, la «chasse au Kadhafi», les inégalités, les injustices, les pauvres...

Pendant ce temps: «Beaucoup de choses sont en suspens et on ne sait plus très bien ce que le mot Québec veut dire.

Quand ton père était petit, ça voulait dire liberté. C'était un désir aigu et massif. Massif dans le sens de partagé par beaucoup de personnes. Mais



PIERRE-LOUIS MONGEAU

Francine Noël est l'auteur de *La femme de ma vie*, hommage à la mère, livre gagnant du combat des livres de Radio-Canada en 2006.

la masse s'est amenuisée. Ou assoupie. Ou les deux...

Pendant ce temps: toutes ces choses qui ne le concernent pas, lui, l'enfant. Pour-

tant: «Les problèmes se conservent. Et t'attendent au détour.»

Pour ce qui est de la mission canadienne en Afghanistan: «Si, de temps en temps, je

te donne des nouvelles de nos troupes, c'est dans l'intention très claire de te dissuader d'envisager un jour la carrière militaire. Je suis d'une race de déserteurs.»

Fascinant, *Le jardin de ton enfance*. Et touchant. Avec des pointes d'humour ici et là, quelques piques de temps en temps. L'écriture est sobre. Sans enflure, sans pathos. Le regard est lucide, le ton juste.

Cette façon de parler du lien qui les unit, tous les deux. De cette affection qui grandit. De cet attachement qui ne ressemble à aucun autre, qui va bien au-delà de l'amour, de l'amitié, de la réalisation de soi dans le travail.

Toutes ces questions abordées en toile de fond. Comment fonctionne la transmission entre les générations? Qu'est-ce qui fait de nous ce que nous sommes? En quoi l'époque dans laquelle on naît, on grandit, joue-t-elle un rôle fondamental dans la formation de notre identité? En quoi le pays auquel on appartient nous définit-il? Qu'est-ce qui change dans le monde avec les époques? Qu'est-ce qui ne change pas?

Bien sûr que ces deux-là ne sont pas de la même époque. «Mais il y a un chevauchement de nos temporalités, tu ne peux pas savoir à quel point cette coïncidence me réjouit. Dire que j'aurais pu ne pas te connaître, si j'étais déjà morte!»

LE JARDIN DE TON ENFANCE

Francine Noël

Leméac

Montréal, 2012, 144 pages

Firmament rouge

Le récit épique de Vera Pravdina à l'heure de la Révolution russe

SUZANNE GIGUÈRE

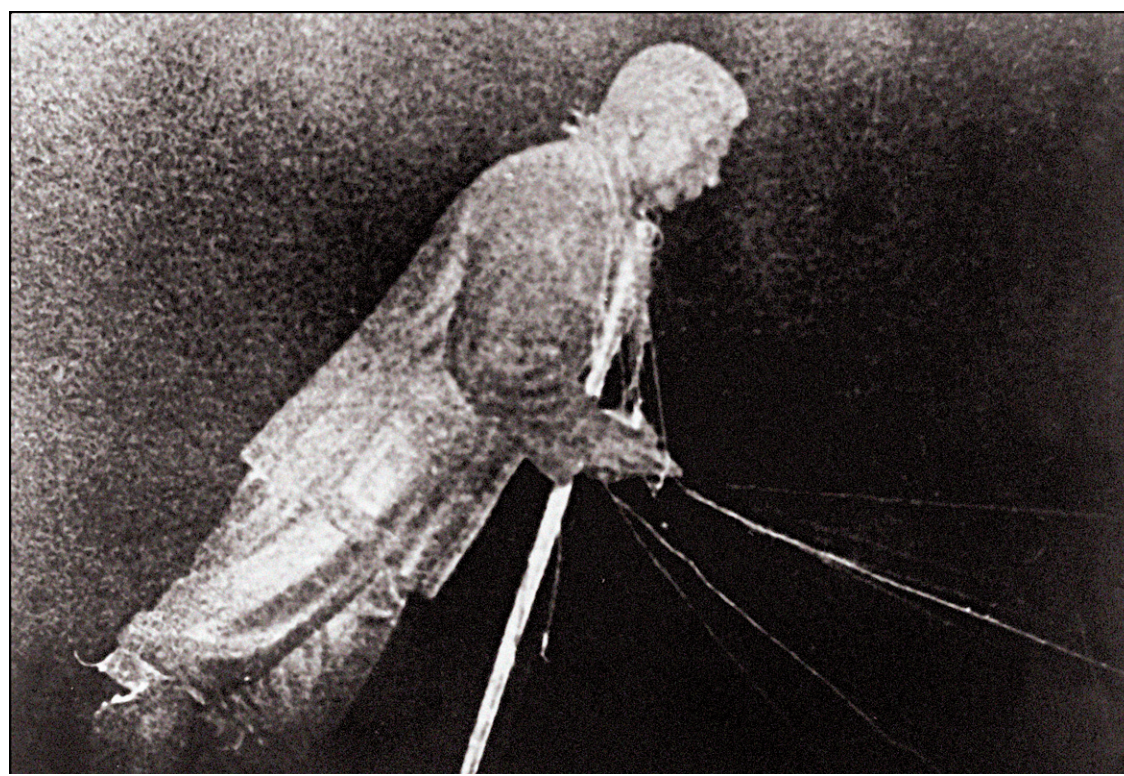
En ce 95^e anniversaire du déclenchement de la Révolution russe, voici un roman inspiré d'une histoire vraie, celle de Vera Pravdina, qui a terminé paisiblement ses jours à Montréal. Mario Pelletier a fait sa connaissance par hasard alors qu'ils étaient voisins. Vera lui a raconté sa vie de jeune femme russe pendant la Révolution. Il en résulte un roman bouleversant sur la Révolution russe vécue de l'intérieur.

1904. Vera naît en Sibérie «avec l'amour des animaux», une passion peu commune héritée de son père. À l'âge de 10 ans, elle s'installe avec sa famille à Saratov, une petite ville du Caucase. La Révolution est en marche. La contagion révolutionnaire touche à peu près tout le monde. Adolescente, Vera est entraînée dans l'activisme révolutionnaire et l'engagement patriotique.

Au lendemain de la Révolution d'octobre, les bolcheviks prennent le pouvoir, présidé par Lénine. Une guerre civile suit la prise du pouvoir. Ceux qui avaient applaudi à la révolution commencent à s'interroger. Leur idéalisme est ébranlé par la brutalité des bolcheviks extrémistes, qui instaurent un régime de crimes, de terreur et de répression. Après l'arrestation de ses parents, Vera se retrouve esseulée et dans des conditions de vie difficiles. Elle travaille au musée d'histoire naturelle de Moscou, puis au zoo. Habitée à vivre sur la ligne de risque, elle refuse de s'inscrire au Parti communiste et reçoit le «billet du loup» qui lui retire tous ses droits civils, y compris l'accès à l'université.

Vera espérait une carrière scientifique, à laquelle elle n'avait cessé de se préparer depuis l'enfance par le dessin, l'observation, la lecture. Seule au milieu d'un régime qui la persécute, elle refuse le mensonge et la peur. Elle échappe plusieurs fois à la mort. La nuit, elle se débat avec toutes sortes de cauchemars.

Elle fait la connaissance d'un officier communiste qui admire toujours l'idéal communiste mais ne peut plus supporter la terreur



La statue de Staline renversée en 1956 à Budapest.

AGENCE FRANCE-PRESSE

déployée pour l'imposer. Dans un recueil de poèmes intitulé *Firmament rouge*, il transpose à la Goya la braise incandescente d'horreur et de scandale que la guerre a déposée en lui.

Sous les apparences d'une fresque historique des «années terribles de la Russie», *Au temps des loups de Staline* raconte une aventure peu commune. Ce qui intéresse l'auteur, c'est bien plus la vie intime de Vera, ses sentiments et ses pensées au milieu de la tourmente révolutionnaire.

Sans dévoiler la fin du récit, on peut dire que, comme une rafale de l'âme avec toute l'impétuosité qu'elle peut contenir, Vera, âgée de 21 ans, s'accroche au milieu du chaos: «Oui, elle vivrait. Elle continuerait de vivre, pour faire son chemin envers et contre tout dans ce monde fermé, dans l'immense prison qu'était devenu son pays [...] elle n'était qu'un brin d'herbe mais elle ferait éclater la pierre.»

De ce récit épique, outre le destin incroyable de Vera et de ses camarades russes, on retiendra les atmosphères et les scènes d'époque que Mario

Pelletier excelle à recréer. Dans cette cour des miracles que la Révolution lâche au grand jour dans les rues, on voit apparaître parfois un orateur éloquent qui monte sur un tabouret et entretient la foule durant des heures: «Citoyens, sachez que seul le savoir rend libre. L'égalité sociale commence par l'égalité culturelle. Il faut faire luire les lumières de la connaissance jusqu'au fond des isbas.»

Quand la famille de Vera part quelques semaines se reposer à Yalta, au bord de la mer Noire, l'auteur écrit qu'il régnait dans ce coin de Crimée resté aux mains des Blancs une atmosphère de jouissance fébrile «où on tournait la valse et on scandait le fox-trot avec toute la frénésie de qui veut profiter au maximum du moment présent».

Le romancier nous emmène également dans les cercles littéraires de la capitale. L'ébullition intellectuelle est à son plus haut niveau à Moscou. Gorki, Pilniak, Maïakovski, Akhmatova, Pasternak et d'autres répondent avec les mots au pouvoir répressif des fusils.

D'une écriture nerveuse, ponctuée d'exclamations, de cris, de leitmotiv, de dialogues, d'ellipses, *Au temps des loups de Staline* sonne comme un réquisitoire contre les crimes du communisme. C'est un roman engagé et vibrant. Cependant, certains esprits critiques se demanderont pourquoi le romancier a occulté l'importance de la contre-révolution comme facteur d'explication du processus de radicalisation de la terreur dans les systèmes communistes. Pourquoi il s'est abstenu d'évoquer l'interventionnisme étranger acharné à juguler la jeune révolution bolchevique.

Journaliste, écrivain, critique littéraire et traducteur, Mario Pelletier a publié jusqu'ici une dizaine de livres: essais, poésies, romans. Directeur des éditions Quinze de 1977 à 1980, il a aussi collaboré au *Devoir*.

Collaboratrice
Le Devoir

AU TEMPS DES LOUPS DE STALINE

Mario Pelletier

Fides

Anjou, 2012, 266 pages

Marie-Claire Blais honorée par l'Université de Montréal

L'auteure Marie-Claire Blais, qui a remporté il y a quelques jours le Grand Prix du livre de Montréal pour son roman *Le jeune homme sans avenir* (Boréal), a reçu le 23 novembre un doctorat *honoris causa* de l'Université de Montréal. «Depuis

maintenant plus de 50 ans, l'œuvre de Marie-Claire Blais se distingue sur la scène nationale et internationale tant par son travail formel que par sa dimension sociale et éthique», a précisé par communiqué Gérard Boismenu, doyen de la Faculté des arts et des sciences. En effet, c'est à 20 ans, en 1959, que Blais publie son premier ouvrage. Sa grande œuvre demeure à ce jour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, prix Médicis 1966.

Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 12 au 18 novembre 2012	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR
Romans québécois	
1	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant Michel David/Hurtubise -/1
2	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean -/1
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique! Amélie Dubois/Éditeurs réunis 3/2
4	Souvenirs de la banlieue • Tome 3 Sonia Rosette Laberge/Éditeurs réunis 4/2
5	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché Jean-Pierre Charland/Hurtubise 1/5
6	L'histoire de Pi Yann Martel/XYZ 8/4
7	La fiancée américaine Éric Dupont/Marchand de feuilles 6/3
8	Princesse Yennenga Réjean Tremblay/Homme 2/5
9	Les délaissés Denis Monette/Logiques 7/9
10	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 6 Nemeroff Anne Robillard/Wellan 9/9
Romans étrangers	
1	Quinquante nuances de Grey • Tome 1 E. L. James/Lattès 1/7
2	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde Ken Follet/Robert Laffont 2/4
3	La faille souterraine, et autres enquêtes Henning Mankell/Seuil 3/2
4	Le prisonnier du ciel Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont -/1
5	Une place à prendre J. K. Rowling/Grasset 4/8
6	Une seconde chance Nicholas Sparks/Michel Lafon 5/4
7	Substance secrète Kathy Reichs/Robert Laffont 6/8
8	Troisième humanité Bernard Werber/Albin Michel 8/4
9	Opération Arès Kyle Mills/Grasset 7/2
10	Joyeux Noël Alexandre Jardin/Grasset -/1
Essais québécois	
1	Santé. L'heure des choix Claude Castonguay/Boréal -/1
2	L'interculturalisme. Un point de vue québécois Gérard Bouchard/Boréal 6/2
3	Des femmes au printemps Djemila Benhabib/VLB -/1
4	Design? Frédéric Metz/Flammarion Québec 3/6
5	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation? J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac 1/2
6	Lettres à un jeune politicien Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB 2/10
7	Les femmes au secours de l'économie Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké 4/5
8	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides 7/13
9	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé Alain Vadeboncoeur/Lux 8/6
10	Romp! Le cri des «indignés» Dominique Boisvert/Écosociété -/1
Essais étrangers	
1	La cassure. L'état du monde 2013 Collectif/La Découverte 3/2
2	La fin de la croissance Jeff Rubin/Hurtubise 1/3
3	Reflets dans un ciel d'homme Nancy Huston/Actes Sud 5/10
4	Peut-on encore sauver l'Église? Hans Küng/Seuil 8/3
5	Les lois fondamentales de la stupidité humaine Carlo M. Cipolla/PUF 6/14
6	Le livre du temps Adam Hart-Davis/Broquet -/1
7	Aimer (quand même) le XXI ^e siècle Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 10/3
8	La fin. Allemagne 1944-1945 Ian Kershaw/Seuil -/1
9	Baltimore. Une année dans les rues meurtrières David Simon/Sonatine -/1
10	Une histoire populaire de l'humanité Chris Harman/Boréal -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'agenda rouge de Louise Erdrich

LOUIS
HAMELIN

« **N**e peins pas les Indiens », dit un peintre indien à un autre dans le dernier roman de Louise Erdrich. « *Le sujet l'emporte.* » « *Tu ne seras jamais un artiste. Tu seras un artiste indien.* » « *Les Noirs peuvent être post-raciaux,* observe-t-il un peu plus loin. *Mais les Indiens sont toujours bloqués en 1892.* »

Que s'est-il passé en 1892? La signification historique de cette allusion d'Erdrich n'est pas évidente à première vue. Peut-être pointe-t-elle vers un certain Richard Pratt, fondateur d'une école modèle vouée à l'assimilation des Indiens, qui, cette année-là, prit publiquement ses distances d'avec la célèbre formule « *Le seul bon Indien est un Indien mort* ». À la réflexion, Pratt jugerait préférable de se contenter de tuer l'Indien dans l'Indien. « *Kill the Indian and save the Man* », reformula-t-il donc judicieusement.

Beau programme, dont l'existence même d'une romancière telle que Louise Erdrich suffit aujourd'hui à démontrer l'inanité. On la peignait encore récemment, dans la presse française, comme la « *femme à plumes* » (à cause de ses boucles d'oreilles), mais Erdrich se passe désormais

très bien de ces clichés endurants et simples: toute verroterie médiatique mise à part, voici une des grandes romancières de notre époque. « *Tu devrais peindre des Blancs,* dit l'héroïne du *Jeu des ombres* à son artiste de mari. *Les données démographiques changent! Ce sont eux qui disparaissent. Tu devrais décrire leur chevelure vers le soleil couchant.* »

Ce jeu des ombres auquel Erdrich excelle, c'est, entre autres, celui, chatoyant, des identités, de leur sombre interaction en nous, loin des étiquettes réductrices et des clinquants leurres de l'authenticité ethnique. Gil, le peintre du livre, ne veut pas peindre des Indiens, il désire peindre sa femme, qui se trouve l'être à moitié. « *Sa maîtrise technique avait entraîné ses tableaux plus loin que l'Ouest et le Sud-Ouest, jusqu'à Los Angeles et Chicago, Philadelphie, Washington, et enfin New York, mais il n'avait pas fait le grand saut. Il était toujours considéré comme un artiste indien, ou un artiste américain, ou un artiste tribal, ou un artiste cree ou un artiste sang-mêlé ou un artiste Métis ou chippewa ou parfois un artiste de l'Ouest américain, même s'il habitait Minneapolis.* »

Être Métis

Que signifie être Métis aujourd'hui? Dans ce roman du moins, c'est vivre à la fois dans le passé et l'éternel présent de la modernité, dans la mémoire et l'avenir, comme dans deux



La romancière Louise Erdrich

mondes parallèles, mais pas incompatibles, dont la fusion peut même revêtir des apparences de normalité. Ainsi la petite famille qu'elle met en scène frappe-t-elle d'abord par sa parfaite américanité de façade, ce rêve américain réalisé de banlieue bobo qui vote Obama: trois jeunes enfants, dont un préado surdoué, une grande maison dans un beau quartier, deux chiens, un chat, des plats préférés (crevettes à la mexicaine), un père qui se tient volontiers aux fourneaux et, chez les parents, un amour du bon vin qui, soir après soir, déguise l'excès et la possibilité de dérapage en art de vivre (« *Ils étaient fauchés, mais il prit quand même des vins rui- neux, trois bouteilles différentes. Ce soir-là, quand les en-*

fants furent couchés, ils emportèrent le vin, les verres et le seau à glace dans l'atelier. »).

Famille normale

Une famille normale, donc: dysfonctionnelle et dyscommunicante, fabuleux terrain de chasse pour les faunes psy. La visite chez la conseillère conjugale nous vaut un grand moment dialogué: « *Donc, dit la femme, je suis la Corée du Nord?* [...] — *J'en ai bien peur, reconnut Gil.* — *Pas question, protesta Irène, je veux être la Corée du Sud avec ses cadres féminins et ses spécialistes du cinéma d'animation. Je veux être un tigre d'Asie.* » Juste après, elle fait porter son attaque sur la grosseur de « *l'ogive nucléaire* » du mari, et la thérapiste se voit entraînée dans un

débat sur la moyenne nationale en matière de longueur pénienne. C'est pissant, comme du Philip Roth au féminin.

Post-modernité consummatrice et (relative) normalité ne sont pas, dans la maisonnée d'Irène America (c'est son nom, légué par un ancêtre guerrier...), synonymes d'amnésie pour autant. Irène a prénommé sa fille Riel. « *Tu portes le nom d'un poète [...] dont les visions d'une nation indienne ont péri dans la neige ensanglantée, à Batoche, au Canada. Voilà pourquoi tu dois être forte.* » Quant à Winnie Jane, sa mère, du clan ojibway de la grue, elle a hérité du patronyme Sourcier par la vertu d'un croisement avec un coureur des bois de passage. Irène, à la fois sujet unique des toiles de son mari et doctorante en panne de temps d'écriture, poursuit, parallèlement à la désagrégation de son couple, une stimulante réflexion sur l'œuvre de George Catlin, l'homme dont le pinceau immortalisa les Indiens des Grandes Plaines juste avant leur entrée dans un régime d'extinction planifiée.

Ainsi, à travers cette histoire familiale on ne peut plus contemporaine, contée avec tendresse, ironie, lucidité et cruauté, c'est toute la vibrante et sanglante saga de la conquête et de l'occupation de l'espace américain qui retentit en sourdine, tandis que passe, en fond de toile, comme une lointaine ombre de plus, le spectre de la présence française d'un bout à l'autre du continent. Et j'ignore si

mes ancêtres Hamelin, qui ont frayé avec des femmes chippewas du côté de Green Bay, pourraient m'inciter à me prévaloir de quelques fantomatiques chromosomes en commun avec la romancière, alors disons ceci: la pincée d'atomes crochus que révèle la lecture de ses œuvres me suffit amplement.

Je n'avais pas vu, dans un roman, des personnages d'enfants aussi intéressants depuis *Bruit de fond* de Don DeLillo. Pour nouer son intrigue, Erdrich a imaginé un homme qui choisit de régler ses problèmes de communication conjugaux à la Tolstoï: par la lecture subreptice du journal intime de sa femme. On sait que le comte et son acariâtre comtesse s'espionnaient par journaux interposés. Mais qu'arrive-t-il lorsque la femme, ayant découvert le pot aux roses, plutôt que de casser quelques assiettes, décide de jouer le jeu? Il arrive ce que, dans les services de renseignement, on nomme l'« intoxication ». L'agenda rouge. Un jeu cruel et passionnant.

Louise Erdrich n'est pas une écrivaine indienne. Elle écrit comme la Riel du roman vit, à la fin du livre: en se servant « *encore des savoir-faire du passé si cela nous chante, sans en faire tout un plat.* »

LE JEU DES OMBRES

Louise Erdrich
Traduit de l'américain
par Isabelle Reinhard
Albin Michel
Paris, 2012, 253 pages

POÉSIE

Sauver la lumière

HUGUES CORRIVEAU

Impossible de parler sereinement du dernier recueil de François Guérrette, *Pleurer ne sauvera pas les étoiles!* Voilà un livre très fort, extrême dans tous les sens, dérangeant, décapant. Et d'une noirceur si opaque qu'on se demande par quel miracle il nous accapare tout entier, s'imposant au-delà de toute résistance, bien que nous puissions être réfractaires à autant de pessimisme.

C'est que le poète sait écrire et que, presque lumineux, il parvient à nous capturer dans le drame de vivre, dans l'effroi qui en découle, la profondeur des cendres qui, pour lui, imposent tout avenir. Il faut lire les terrifiants poèmes *Aux enfants: les symptômes du feu s'étendent jusqu'au ciel*: « *Pour votre sécurité, nous avons oublié l'existence*

de certains continents, la couleur de certains oiseaux. Nous avons regagné, pas à pas, le droit de tuer des innocents pour avoir la paix, hisser des drapeaux et maintenir la vie bien haute. » Le ton entier du recueil est là, cynique, gravé au désespoir le plus vif, au cœur de ce qui se veut le témoignage d'une conscience contemporaine. « *Souvenez-vous-en* », suggère-t-il encore aux enfants, « *vous êtes nés pour une souffrance voulue. Enfermez par vos corps dans le lendemain nucléaire d'une encre d'objets humiliés.* »

De même, les poèmes dédiés aux « *Femmes* » ou aux « *Hommes* », pareillement cataclysmiques. Et c'est une révolte souffrante, claustrophobique, qui préside à la conscience du poète: « *Aujourd'hui je rôde en colère comme un ange autour de la fin du monde. Je ne sais plus ce que je*

cherche, ni si je veux le trouver. J'apprends de nouveaux mots quand le tonnerre fait avorter les oiseaux. » Car, affirme-t-il encore: « *quand dans mes veines le sang ne sait pas où aller, chaque mot prononcé reproduit le bruit rouge que font les oiseaux tués par balle.* »

Soyons prévenus, et sachons qu'il faut avoir le cœur solide pour affronter autant de décharges sans concession afin de parvenir, parfois, à de superbes confessions aux accents presque tendres.

Nous devinions déjà le poète talentueux, il est ici révélé. Espérons seulement qu'on puisse le suivre jusqu'au creux de sa quête. « *Accueillez-moi, je ne suis pas d'une autre nuit* », implore-t-il. Nous sommes là et, subjugués, nous le lisons...

Ici, on chante faux

L'éditeur nous prévient qu'on trouvera dans *Chants d'un autre siècle* d'Alain Bernard Marchand « *une ligne mélodique entre chansons et souvenirs sans nostalgie* ». Or, non, c'est colant, gluant d'une nostalgie un peu gaga, tellement le miel des jours passés remonte et forme une épaisse couche de vieux clichés. Le recueil accumule, dans des proses assez plates, des saynètes sans éclat. Retenons

celle-ci: « *C'est une ville au bord de l'océan. [...] Nous avançons pare-chocs contre pare-chocs, les fenêtres baissées. Les radios sont réglées sur les mêmes fréquences. De longues palmes en file d'un côté; de l'autre, des hôtels aux noms de plages. Des tubes au néon en forme de coquillage.* » Bon, et puis après, qu'on se dit... on ne voit pas bien en quoi il nous faudrait en retenir et le motif et la description.

En fait, l'auteur met chaque poème sous l'enseigne d'une chanson d'époque qui évoque pour lui le moment qu'il privilégie. On y voit défiler The Moody Blues, Robert Charlebois, Barbara ou Elzbieta Twardnicka... Mais cela ne suffit pas à imposer la moindre urgence à ressasser ces images sans aspérités, ce ronflement d'hier qui nous met mal à l'aise.

Collaborateur
Le Devoir

PLEURER, NE SAUVERA PAS LES ÉTOILES

François Guérrette
Poètes de brousse
Montréal, 2012, 88 pages

CHANTS D'UN AUTRE SIÈCLE

Alain Bernard Marchand
Les Herbes rouges

POÉSIE

De quelques anthologies

HUGUES CORRIVEAU

On ne présente plus Célyne Fortin, infatigable passionnée de poésie, cofondatrice des éditions du Noroît et codirectrice de la maison jusqu'en 1991, directrice de la collection « *Le dire* » aux éditions Les Heures bleues depuis 2003, la poète de *Femme fragmentée* ou *D'elle en elles*. Jean Chapdelaine Gagnon, lui rend hommage dans *Femme infrangible*, anthologie qui réunit des textes de 1982 à 2008, soulignant par son titre l'indestructible détermination de cette auteure qui constate depuis les origines la situation des vivantes contraintes... car « *toujours la vocation d'être femme [la] harcèle* », cette femme qu'elle décrit ainsi dans *Commandements, litaines et autres imprécations*: « *Elle aime, souhaite, désire / plaire sans être violée derrière les courtines / cuisiner sans être la servante servile / vivre de millions de petites joies, / rire de milliers de petites peines.* »

Vieux nomade

Les éditions Bruno Doucey lancent au Québec *Nomade je fus de très vieille mémoire* d'Anthony Phelps, anthologie qui permet de parcourir plus d'un demi-siècle d'une écriture essentielle, achevée, voix jamais fausse, toujours déchirée entre les souffrances archaïques et un irrépressible désir de vivre. Depuis l'origine en somme, *Une phrase lente de violoncelle* (2005) semble soutenir cette voix aux mille cailloux, aux mille remous de temps et de violences, d'amour et de passion. Grand vivant qui s'accorde aux lieux lisses comme aux aspérités des terres et des mers, voyageur vagabond qui tourne autour du cœur et de l'émotion, Phelps rend pulpeux les mots du tendre et du désordre. On lit ce poète dans la pâte même des vers, saisissant la moindre rondeur des poèmes. Il y a de la gastronomie dans ce langage de la matière, dans la puissance des évocations si généreuses que, parfois, on voudrait déguster plus lentement ce qui déferle, ce qui se sature.

Du pays d'Haïti, dont il retrace l'histoire, au pays du Québec, terre de vie et d'accueil, jusqu'aux vertiges des femmes de l'Amérique, jusqu'aux chants de l'errance inassouvie. Il faut lire la préface enthousiaste de l'éditeur pour accompagner cette admiration que suscite une œuvre qui ose avouer ce

qu'on oublie trop souvent, à savoir qu'« *à l'endos du bonheur / l'enfance bat des cœurs.* »

Paroles de poètes

Vient de paraître en France une très forte et importante anthologie intitulée *Pas d'ici, pas d'ailleurs. Anthologie poétique francophone de voix féminines contemporaines*. L'ouvrage présente 223 textes poétiques de 156 auteures résidant dans 14 pays. On y lit des poèmes remarquables, dont ceux de Sylvie Fabre G., d'Hélène Sanguinetti, de Venus Khoury-Ghata, de Silvia Baron Supervielle ou de Marie Claire Banquart, ou encore de grandes poètes d'ici comme Denise Desautels, Louise Cotnoir, Marie-Josée Charest, Nicole Brossard, Louise Dupré, Martine Audet, Hélène Dorion, Danielle Fournier et combien d'autres qui assurent une qualité indéniable à ce livre constitué, fait rare, exclusivement d'inédits.

Comme l'écrit la préfacière Sabine Huynh: « *Léopold Sédar Senghor disait de la francophonie qu'elle est "une communauté spirituelle: une noosphère autour de la terre"*. Pas d'ici, pas d'ailleurs a eu pour ambition de réunir, en une constellation de voix et d'encre, des éclats de poésie qui [...] permett[ent] aux femmes poètes francophones du monde entier de tisser les liens supplémentaires entre elles et avec les lecteurs ». Pari réussi. Signalons que la librairie Gallimard de Montréal a convié les lecteurs au lancement-lecture de l'anthologie le dimanche 9 décembre à 15 h en présence de nombreuses poètes.

Collaborateur
Le Devoir

FEMME INFRANGIBLE

Poèmes (1982-2008)
Célyne Fortin
Le Noroît, coll. « *Ovale* »
Montréal, 2012, 168 pages

NOMADE JE FUS DE TRÈS VIEILLE MÉMOIRE

Anthony Phelps
Éditions Bruno Doucey
Paris, 2012, 240 pages

PAS D'ICI, PAS D'AILLEURS

ANTHOLOGIE POÉTIQUE
FRANCOPHONE DE VOIX
FÉMININES
CONTEMPORAINES
Voix d'encre
Montélimar, 2012, 336 pages

SALON DES BEAUX-LIVRES

DES CENTAINES DE TITRES À DÉCOUVRIR!
Du 10 novembre au 6 janvier



Librairie
Monet

35
ans

Venez rencontrer Frédéric Metz
le samedi 24 novembre à 15 h
Causerie autour de son livre *Design?*
publié chez Flammarion Québec
Réservations : 514-337-4083



Galeries Normandie, 2752, rue de Salaberry
Montréal (QC) H3M 1L3 - Tél. : 514-337-4083
librairiemonet.com • monet.ruedeslibraires.com



**SIMON
PAPINEAU**

L'humour absurde moderne
est une façon de contester
les valeurs d'une société
programmée.



SIMON PAPINEAU
**LE SENS DE
L'HUMOUR
ABSURDE
AU QUÉBEC**



Presses de
l'Université
Laval



www.pulaval.com

LIVRES

Les forces sauvages de Pascal Quignard

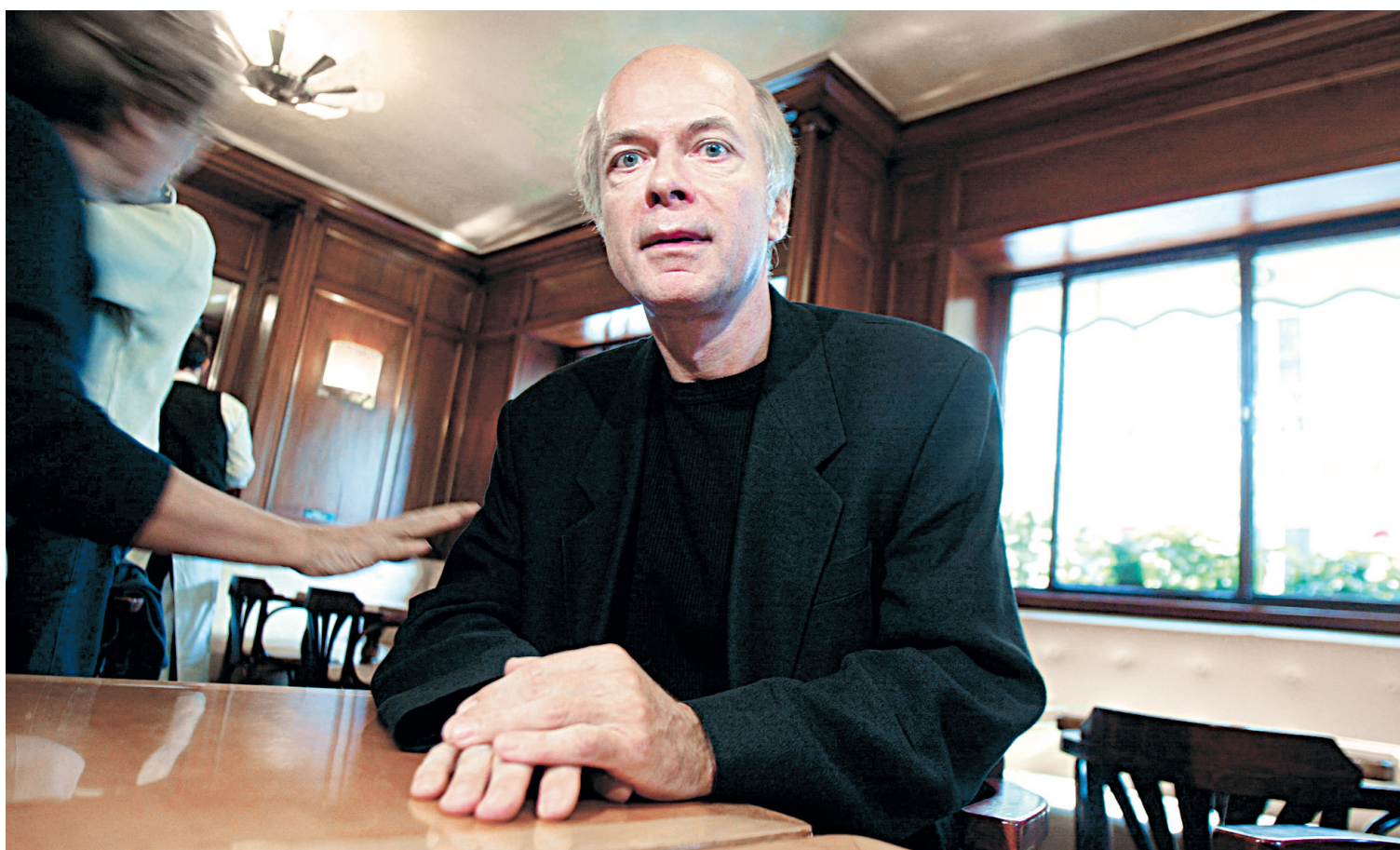
Le « contre-monde » inventé par Quignard, dans son *Dernier royaume VII*, est un conte pour adultes sur l'origine du monde, des créations, des forces sauvages et des chamanes consentant au souffle de la liberté.

GUYLAIN MASSOUTRE

Le Goncourt a consacré Pascal Quignard en 2002 pour *Les ombres errantes*. Trop exigeant, disent les oracles mensongers. Faut-il boudier cette œuvre singulière, écartée du prix Décembre 2012, avaler tel nanar plutôt qu'un authentique livre de chevet, fait pour le songe et ses rallonges, quand on tient un écrivain fabuleux, un surdoué des lettres rescapé d'un mutisme d'enfance, venu à la parole lorsqu'il le voulait bien ?

Avec sa superbe de haut voltage, il a fait son lit chez Grasset, où l'asocialité rétive de son enfance est devenue « un effroi, une espèce de qui vive » antérieur à l'ordre familial et langagier. Erudit à l'énoncé imprévisible, grande mémoire des classiques, de préférence en latin, il livre le volume 7 de son *Dernier royaume*, brillantissime traité du passage de l'animal à l'humain dont le titre reflétera involontairement ses lecteurs, *Les désarçonnés*.

S'il y a eu une littérature hippocratique antique, Quignard n'en est pas le cavalier. Pour ceux qui le lisent, tout nouvel ouvrage est une cavale, une caracole, une gambade, une fête. D'autres le diront déprimé et sauvage, pessimiste et élitiste, sans communauté, donc terrible. Lui rappelle plutôt à demi-mot qu'il a été malade, et quelle joie incoercible



Une photo d'archives de Pascal Quignard, après qu'il a reçu le prix Goncourt en 2002 pour son livre *Les ombres errantes*.

s'ensuivit, après 2004, son royaume une fois atteint. Chance que n'eut pas un enfant roi de France; lisez l'épouvante aux premières pages.

De l'imagination à rebours

Lire Quignard, conteur formidable, c'est accepter l'hirsiute et le raccourci, de la citation impromptue aux paradoxes et parades où il remanie l'Antiquité. Il s'en trouvera pour néantiser jusqu'à lui son originaire infini, sa déviance n'étant ni ancienne ni moderne, mais l'une et l'autre. Pas une page qui n'ait de créa-

tion verbale. En lisant, il invente. Nul ouvrage, selon votre lectrice, n'égale en densité une telle capacité d'étonner.

Voilà la difficulté: prendre le

Lire Quignard, conteur formidable, c'est accepter l'hirsiute et le raccourci, de la citation impromptue aux paradoxes et parades où il remanie l'Antiquité

temps de s'ébahir de sa démonstration, « plus ou moins humains sont les hommes », écart d'une terreur absolue. Neuve et référencée, pourtant inouïe, sa cu-

riosité réflexive enjambe le temps, le stress, nos références et nos échéances. Pari tenu, insolence! Ce maquillage à l'élegance ancienne sort d'un théâtre à textes, telle la voix de l'acteur masqué, pour colosses et géants.

Qu'y lire? Athée, sa pensée emprunte à tous, notamment à Levinas, un doute radical; aux mythes, ses archétypes reconductibles dans l'Histoire; à la langue, sa rigueur grammairienne qui fait socle et

protège. Là où la mémoire achoppe, il remanie des anecdotes horribles, retourne l'invention sur des détails obviés, tus, omis: « *Toute sa vie on cherche le lieu d'origine, le lieu d'avant le monde, c'est-à-dire le lieu où le moi peut être absent et où le corps s'oublie.* »

Pourquoi cibler le corps? Après quelques détours, il affirme: la prédation. Il ne lâchera plus ce mot: notre corps se souvient d'avoir jadis appris des grands fauves à survivre, à devenir prédateur, carnivore, guerrier tueur. Une fois ceci acquis de nos maîtres-dieux, les fauves,

vautours et carnassiers, il nous est resté la sauvagerie coupable. De là, toutes nos guerres, notre malheur.

De l'invention formelle

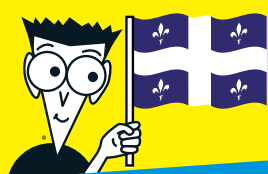
Liens trop ténus, chaînons manquants, traque fantastique? Comment aimer le vide de Quignard? Quel est cet appétit d'ogre, ce carnage essentiel? Selon Rabbi Loeb, « *la route qui permet de traverser la vie humaine est le tranchant d'un rasoir. D'un côté l'enfer, de l'autre l'enfer.* »

Pour Quignard, le mythe du cerf, la disparition de Lancelot, une phrase d'Épictète valent pourtant, si on les relève, comme saint Paul, Abélard, Agrippa d'Aubigné, Rousseau, un jour désarçonnés. Foudroyés, ils ont trouvé la contemplation, l'extase: de l'expérience du sang ils ont tiré leçon. Cette mémoire de « l'indomesticable » retrouve notre savoir animal: « *la beauté, la civilisation, les ruses, la terreur.* »

Tournée vers les grands livres du XVII^e siècle ou traversant Horace pour méditer Sénèque, cette pensée sélective et anthropologique semble avoir tout pesé, retenu par bribes, arraché au néant. C'est un escalier à gravir, à marches inégales, au temple du prétérit. Ce voyage de livre en livre s'extrait de l'humanité saccageuse quand de tous bords la prédation ravive le sang des autres, et la dévoration. Fiction de notre précaire condition.

Collaboratrice
Le Devoir

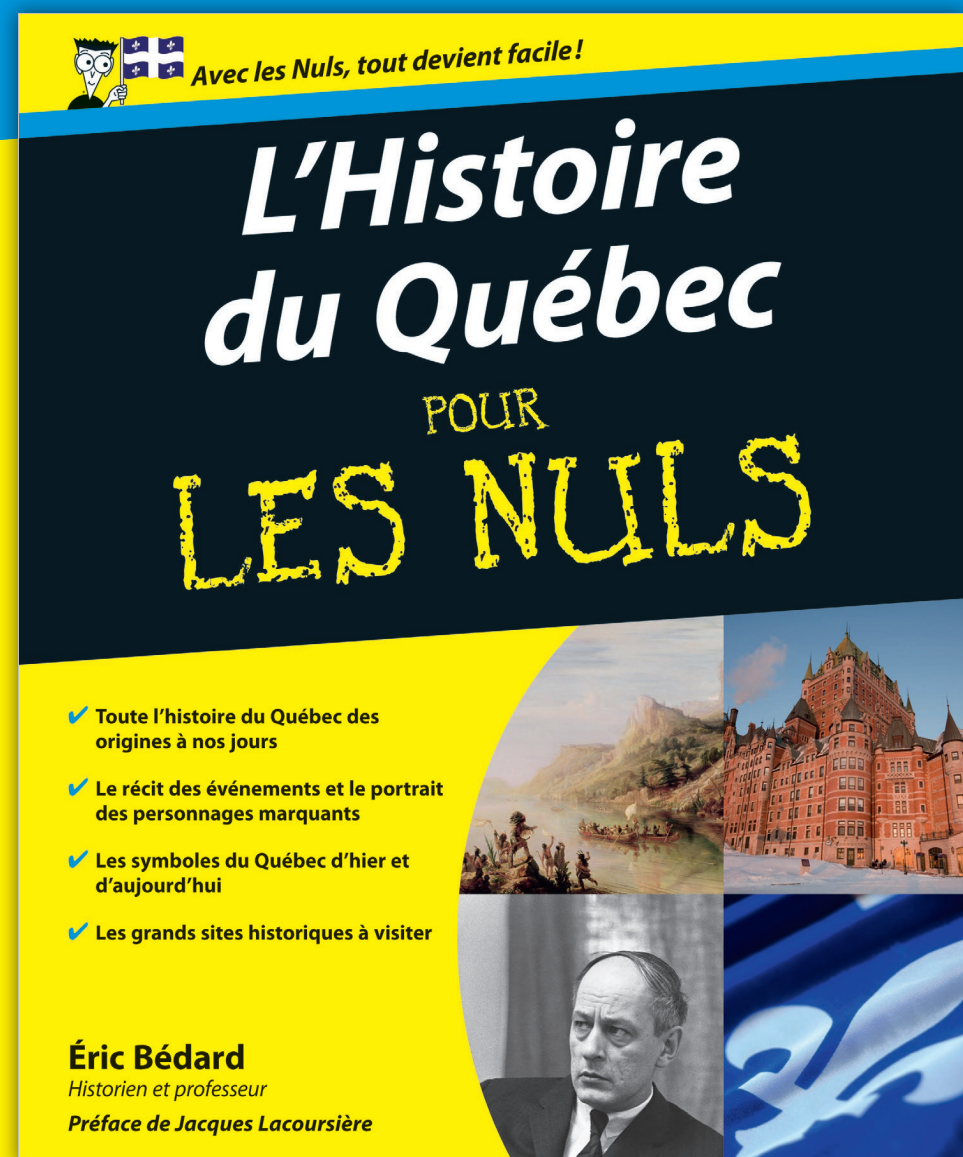
LES DÉSARÇONNÉS
Pascal Quignard
Grasset
Paris, 2012, 352 pages



Avec les Nuls,
l'Histoire du Québec devient facile!

« Grâce à L'Histoire du Québec pour les Nuls,
on découvrira pourquoi il faut se souvenir.
Mais de quoi au juste ? »
Jacques Lacoursière

Les réponses
à ces questions
se trouvent dans
ce livre!



- ✓ Quelle est l'origine du mot « Québec » ?
- ✓ À quoi met fin la « Révolution tranquille » ?
- ✓ Que signifie la devise « Je me souviens » ?



FIRST
Editions

LIVRE

Des arguments pour la culture générale



LOUIS CORNELIER

Pour fêter ses 15 ans d'existence, la revue *Argument* a eu la bonne idée de consacrer un substantiel numéro à la culture générale. Revue intellectuelle qui défend «une conception pluraliste du débat d'idées», *Argument*, avec les années, a eu tendance à s'inscrire de plus en plus dans une filiation conservatrice, au sens philosophique du terme, mais elle est toujours demeurée ouverte au dialogue et constante dans la qualité de ses interventions.

Son actuel comité de rédaction, dans une note qui ouvre ce numéro anniversaire, rappelle avec raison que la revue «a toujours eu le souci de défendre une éducation humaniste, un héritage culturel à transmettre et à faire fructifier loin des modes du présent». Qu'elle choisisse, aujourd'hui, de célébrer ses 15 ans en se livrant à un éloge pédagogique de la culture générale est donc dans l'ordre des choses et doit être salué.

Trois arguments

Trois arguments principaux, écrivent les rédacteurs de la revue, plaident en faveur de cette culture dite générale. Elle constitue, d'abord, «le socle commun sur lequel se fonde, dans toute société, un dialogue social fécond, socle commun particulièrement important dans une démocratie où la discussion et les débats d'idées, et non l'autorité, sont censés permettre de trancher la plupart des questions». Sans culture générale partagée, en d'autres termes, la conversation démocratique risque de tourner en une confuse foire d'empoigne.

La culture générale, ensuite,

redonne son épaisseur historique à l'existence individuelle et collective; «elle offre un moyen d'appréhender le monde, non pas comme un espace neutre, géométrique, sans relief et débarrassé de toute dimension historique, mais comme un lieu signifiant, apte à être habité véritablement». La culture générale, dira-t-on pour résumer, donne de la profondeur à l'expérience humaine.

Elle permet, enfin, en contribuant à la formation du jugement et de l'esprit critique, de «décentrer[r] l'individu de lui-même» afin qu'il puisse mieux «se repérer dans la réalité complexe et prendre du recul par rapport au présent». Quand on connaît Bach, écrivent par exemple les rédacteurs de la revue, on sait bien que Lady Gaga ne vole pas haut. «La culture générale, ajoutent-ils en ce sens, offre donc un antidote au nombrilisme contemporain», en plus, et c'est peut-être l'essentiel, d'ouvrir «la question des fins de l'existence».

Pour présenter cette culture, *Argument* a fait appel à 25 spécialistes. Chacun d'entre eux se penche sur une notion, une œuvre, un personnage ou un événement historiques afin d'en faire ressortir la richesse et la pertinence. Le tableau, évidemment, n'est pas complet — les arts visuels et l'économie, par exemple, en sont absents, alors qu'un chapitre est consacré à un thème aussi secondaire que le vouvoiement —, mais il reste malgré tout costaud et tonique.

Les textes les plus beaux et les plus convaincants de cette petite encyclopédie sont l'œuvre de pédagogues qui savent transmettre leur savoir avec simplicité. Par exemple, quand elle parle de Bach, un artisan au service de sa communauté, la musicologue Dujka Smoje donne le goût d'entendre sa musique, qui offre «le récon-



fort, un sentiment de certitude, d'inaffabilité».

De la Bible à Darwin

En présentant la Bible comme une œuvre narrative diversifiée et contradictoire qui «met en scène des gens ordinaires», le théologien Alain Gignac en rend brillamment toute l'originalité. La plus vendue et la moins lue des œuvres littéraires, explique-t-il, est l'une des principales sources d'inspiration artistique et philosophique de l'Occident. Ses conceptions de «l'autonomie humaine face à Dieu» et de «l'immanence divine manifestée par l'incarnation du Fils de Dieu» ont contribué à «engendrer la modernité».

La culture générale, de nos jours, ne peut négliger le domaine scientifique. Dans ce numéro, le professeur de philosophie Raphaël Arteau McNeil présente bellement la pensée de Darwin selon laquelle l'existence de l'homme est attribuable à la contingence. L'historien Yves Gingras, en évoquant la figure de Galilée, plaide solidement pour une éducation scientifique de base, essentielle à «qui veut se diriger rationnellement dans notre monde technoscien-

tifique sans tomber dans les pièges tendus par les courants pseudoscientifiques».

La poésie, explique Antoine Boisclair, parce qu'elle «offre un point de vue sur le monde non pas par le biais de concepts, mais par un mélange d'images et de rythmes», est irremplaçable. Dans le «grand bavardage mondialisé», cette forme de «recueillement» permet — c'est sa «dimension métaphysique fondamentale» — «d'affronter la mort» en dialogue avec une absence.

Georges Leroux, mélancolique sans être réactionnaire, signe dans ces pages un bel hommage aux langues anciennes, dont il est un expert. Le philosophe Daniel D. Jacques rappelle, lui, l'indispensable héritage des Lumières — «raison, progrès et bonheur» — et explore le rapport équivoque que nous entretenons avec lui.

Le Québec n'est pas absent du portrait. Yves Lacroix présente le cinéma de la parole de Pierre Perrault, Denis Vaugois chante la grandeur de Champlain, le sociologue Jean-François Laniel résume le Canada français (1840-1960) et l'historien Charles-Philippe Courtois revient sur la Conquête.

S'il y a une leçon à retenir de ce beau numéro de la revue *Argument*, c'est celle-ci: au-delà des désaccords idéologiques qui nous opposent, une culture générale vivante doit demeurer notre monde commun pour que nos échanges restent humains et ne tournent pas en indifférence ou, pire, en guerre de tous contre tous.

louisco@sympatico.ca

SOUS PEINE D'ÊTRE IGNORANT
LA CULTURE GÉNÉRALE EN VINGT-CINQ ESSENTIELS
REVUE ARGUMENT
Vol. 15, n° 1, automne-hiver 2012, 202 pages

LA VITRINE



MAGAZINE

REVUE SPIRALE
numéro 242, automne 2012

Le dossier de la dernière édition de la revue *Spirale* s'attarde non pas à la danse, mais à cette notion mystérieuse, précise et presque magique d'états de corps qui y circule depuis quelques années. Une idée «qui semble avoir remplacé celle d'énergie que chacun employait à l'envi sans trop se préoccuper de ce qu'elle désignait», selon les directrices du dossier, Michèle Febvre et Guylaine Massoutre — cette dernière aussi collaboratrice au *Devoir*. Essayistes, chorégraphes, critiques et penseurs tentent de dire et de cerner, sous différents angles, cet «ensemble des tensions et des intentions qui s'accumulent intérieurement et vibrent extérieurement» (Philippe Guisgand) ou ce lieu qui «commence là où la chorégraphie s'essouffle [...] où l'art d'écrire le mouvement limite l'art de ressentir le mouvement» (Mélanie Demers). Rober Racine, Andrée Martin, Pierre Ouellet, Roland Huesca et Paul-André Fortier nourrissent, parmi d'autres, cette réflexion multidisciplinaire.

Catherine Lalonde



SOURCE QUÉBEC AMÉRIQUE

Les jumelles Wurtele, à Banff.

Découvrir les jumelles Wurtele

LOUIS CORNELIER

Roman jeunesse (10 ans et plus) mené de main de maître par le prolifique Alain M. Bergeron, *Les merveilleuses jumelles W.* est une pure réussite dans le genre, qui plaira même aux grands. A la fois éloge des liens intergénérationnels, petite biographie sportive et récit d'apprentissage délicatement teinté de fantastique, ce roman inattendu charme à tous égards.

Adam Beauvais, finissant du primaire à Acton Vale, doit réaliser un travail scolaire qui consiste à «faire la connaissance d'une personne âgée étrangère à [sa] famille, dans le but de raconter sa vie par écrit». Sa démarche le mène au manoir des Wurtele (prononcez comme «turtle»), où il rencontre Rhona et Rhoda, d'étonnantes jumelles qui lui feront vivre des sensations fortes.

Au fil des pages, nous suivons le jeune Adam, narrateur du récit, dans sa découverte de la vie exaltante des vraies jumelles. Troublé par l'atmosphère intimidante du manoir et confondu par la similarité de ses sujets d'étude, l'élève sombre parfois dans un état second qui le transporte dans le passé de ses héroïnes.

Or celles-ci, c'est la surprise de cet ouvrage, ont bel et bien existé et, à 90 ans, sont toujours

bien vivantes. Originaires de Westmount, les jumelles Wurtele ont passé les étés de leur enfance dans la maison de campagne familiale à Acton Vale. Membres de l'équipe olympique canadienne de ski alpin pour les Jeux d'hiver de Saint-Moritz, en Suisse, en 1948, elles ont connu une remarquable carrière athlétique.

Elles sont, aujourd'hui, aux Panthéons américain et canadien du ski et seront intronisées lundi prochain au Panthéon des sports du Québec. En 1981, Rhona, à 59 ans, terminait le marathon de Montréal en 4h50. En 1985, les jumelles parcouraient 112 km en deux jours au marathon de ski canadien. Des forces de la nature, comme on dit, dont l'une est la mère de la célèbre danseuse Margie Gillis.

Accompagné d'un petit dossier qui présente la carrière des jumelles en photos et en faits saillants, ce roman fait donc œuvre pédagogique tout en offrant une belle expérience de lecture romanesque. Alain M. Bergeron a vraiment tapé dans le mille.

Collaborateur
Le Devoir

LES MERVEILLEUSES JUMELLES W.

Alain M. Bergeron
Québec Amérique
Montréal, 2012, 192 pages

Douglas et l'autre Révolution tranquille

MICHEL LAPIERRE

En octobre 1970, alors que 80% de la population du Québec approuve les mesures de guerre, Tommy Douglas, chef du Nouveau Parti démocratique, se singularise, aux Communes, en pourfendant cette loi au nom des libertés civiles, au point de faire chuter son parti dans l'opinion canadienne. Vincent Lam raconte avec brio la vie exceptionnelle de celui qui, de 1944 à 1961, dirigea, en Saskatchewan, le premier gouvernement socialiste en Amérique du Nord.

Tommy Douglas (1904-1986) s'opposait à l'indépendantisme québécois dont il ne comprenait pas la raison et «parlait un français exécrable», comme le note Lam, écrivain et médecin né en Ontario en 1974 de parents sino-vietnamiens. Pourtant, l'homme politique affirma au sujet du Québec et du reste du Canada: «Il est possible que nous ayons à trouver une façon de nous séparer, pour ensuite établir de nouvelles ententes entre nous... Ce serait tout de même mieux qu'une guerre civile.»

Bien qu'il ne cite pas ce propos étonnant de Douglas, le biographe insiste, dans son livre traduit de l'anglais, sur l'ouverture d'esprit et l'humanisme qui l'inspirent. S'il évite de sombrer dans l'hagiographie, il souligne avec justesse que le progressisme qui différencie le Canada des États-Unis tire son origine de ce pasteur protestant et du courant auquel il appartenait.

Lam explique: «La généalogie de nombreuses politiques — tels une banque centrale, une charte des droits, un système d'impôt progressif favorisant les contribuables à faible revenu, l'assurance-chômage, un régime de retraite contributif,

les pensions de vieillesse, l'assurance-maladie — remonte directement aux évangélistes sociaux, à la CCF et au NPD.» Pour comprendre Douglas, né en Écosse et arrivé enfant au Manitoba, il faut plonger dans l'univers politico-religieux britannique.

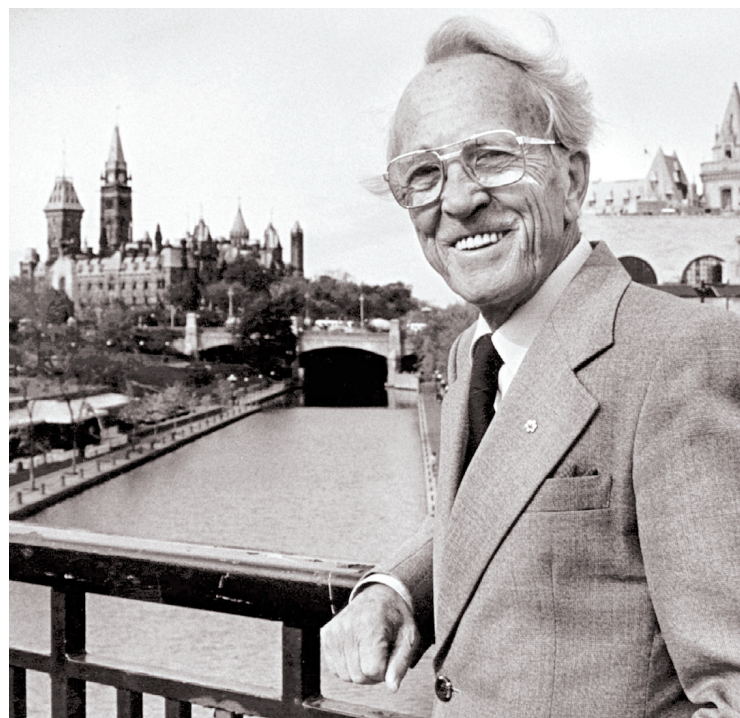
Passée du presbytérianisme (religion officielle de l'Écosse) à l'Église baptiste (dans sa frange progressiste) et du Parti libéral au Parti travailliste (nettement plus à gauche), sa famille, en Europe, lui avait déjà ouvert la voie. Au Canada, Douglas adhère à l'évangélisme social qui inspire la CCF (Co-operative Commonwealth Federation), à laquelle il participe, après la fondation, à Calgary, en 1932, de ce parti socialiste, ancêtre du NPD.

Homme tout d'une pièce, pasteur baptiste et tribun qui œuvre auprès des pauvres (après avoir été champion de boxe), il instaure en 1947 en Saskatchewan, sous la bannière de la CCF, l'assurance-hospitalisation, premier élément d'un système de soins médicaux gratuits, parachevé en 1962 et imité dans tout le Canada, notamment au Québec en 1970.

Lam raconte que, «parfois, tard le soir, Douglas allumait la radio pour écouter la description des combats de boxe au Madison Square Garden; il retirait sa chemise et, en maillot de corps, boxait tout seul dans l'obscurité». Quelle merveilleuse image de l'homme qui triompha du conformisme social de l'Amérique du Nord!

Collaborateur
Le Devoir

TOMMY DOUGLAS
Vincent Lam
Boréal
Montréal, 2012, 240 pages



BARBARA STONEHAM

Pasteur baptiste et tribun qui œuvre auprès des pauvres (après avoir été champion de boxe), Tommy Douglas instaure en 1947 en Saskatchewan l'assurance-hospitalisation.

Lam raconte la vie exceptionnelle de celui qui dirigea, en Saskatchewan, le premier gouvernement socialiste en Amérique du Nord

- 158 fragments d'un Francis Bacon explosé, **Larry Tremblay**
- **Huées, Pierre Ouellet**
- **Paysages et personnages, Jacques Rancourt**
- **La note du triangle, Jean-François Dowd**, coll. Chemins de traverse
- **Phrases, E.D. Blodgett**
- **Replis, chambre de l'arpenteur, Paul Bélanger**

Éditions du **Noroît** Nouveautés - automne 2012 www.lenoroit.com